

## OBJET D'ETUDE : le roman

### Corpus :

Texte 1 : Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678

Texte 2 : Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, 1731

Texte 3 : G. Flaubert, *L'Education sentimentale*, 1869

Texte 4 : Dely, *Comme un conte de fées*, 1935

### Question (4 points) :

Etudier la position du narrateur et les points de vue dans les trois premiers extraits proposés.

### Ecriture (16 points) un sujet au choix :

#### **Commentaire :**

Commenter l'extrait de *L'Education sentimentale*.

#### **Dissertation :**

On a souvent reproché au roman d'encourager les rêves et les illusions du lecteur. Dans quelle mesure ce reproche vous paraît-il fondé ? Vous construirez votre réponse sur l'analyse des textes du corpus et sur les œuvres romanesques que vous connaissez.

#### **Invention :**

Deux écrivains s'affrontent : l'un estime que le roman a pour vocation de peindre la réalité tandis que l'autre y voit un moyen de s'échapper du réel. Ecrivez leur dialogue argumenté.

### **Texte 1 : Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678**

5 Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure ; le bal commença et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser, et pendant qu'elle  
10 cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le Roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelque siège pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surpris de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir Mme  
15 de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le Roi et les Reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se  
20 connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini sans leur donner le loisir de parler à personne et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.

### **Texte 2 : Abbé Prévost, *Manon Lescaut*, 1731**

5 La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme  
10 d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur<sup>1</sup>, s'empressait pour faire tirer son équipage<sup>2</sup> des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile

à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique<sup>3</sup> purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur ni dédain.

### Texte 3 : G. Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, 1869

*En 1840, Frédéric Moreau, jeune homme de 18 ans, nouvellement reçu bachelier, rentre, par la Seine, du Havre à Nogent-sur-Seine, chez sa mère, où il devrait languir pendant deux mois, avant d'aller faire son droit. Sur le bateau, il rencontre Mme Arnoux.*

Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. En même temps qu'il passait, elle leva la tête ; il fléchit involontairement les épaules ; et, quand il se fut mis plus loin, du même côté, il la regarda.

Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpitaient au vent, derrière elle. Ses bandeaux noirs, contournant la pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline<sup>4</sup> claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux. Elle était en train de broder quelque chose ; et son nez droit, son menton, toute sa personne se découpait sur le fond de l'air bleu.

Comme elle gardait la même attitude, il fit plusieurs tours de droite et de gauche pour dissimuler sa manœuvre ; puis il se planta tout près de son ombrelle, posée contre le banc, et il affectait d'observer une chaloupe sur la rivière.

Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie, son passé ? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait ; et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites.

Une négresse<sup>6</sup>, coiffée d'un foulard, se présenta, en tenant par la main une petite fille, déjà grande. L'enfant, dont les yeux roulaient des larmes, venait de s'éveiller. Elle la prit sur ses genoux. « Mademoiselle n'était pas sage, quoiqu'elle eût sept ans bientôt ; sa mère ne l'aimerait plus ; on lui pardonnait trop ses caprices ». Et Frédéric se réjouissait d'entendre ces choses, comme s'il eût fait une découverte, une acquisition.

Il la supposait d'origine andalouse, créole<sup>4</sup> peut-être ; elle avait ramené des îles cette négresse avec elle ?

Cependant, un long châle à bandes violettes était placé derrière son dos, sur le bordage<sup>7</sup> de cuivre. Elle avait dû, bien des fois, au milieu de la mer, durant les soirs humides, en envelopper sa taille, s'en couvrir les pieds, dormir dedans ! Mais, entraîné par les franges, il glissait peu à peu, il allait tomber dans l'eau ; Frédéric fit un bond et le rattrapa. Elle lui dit :

« Je vous remercie, monsieur. »

Leurs yeux se rencontrèrent.

« Ma femme, es-tu prête ? » cria le sieur Arnoux, apparaissant dans le capot<sup>8</sup> de l'escalier.

### Texte 4 : Delly, *Comme un conte de fées*, 1935

*Sous le pseudonyme de Delly furent composés de très nombreux romans sentimentaux qui connurent un succès populaire considérable.*

*Dans Comme un conte de fées, Gwennola de Pendennek vit heureuse avec ses parents dans le château familial. Un jour, au village voisin, arrive un certain Monsieur Wolf. Ils s'éprennent l'un de l'autre. Un soir, dans « la clarté rose du couchant », elle descend dans la roseraie cueillir une corbeille de roses...*

La corbeille était pleine maintenant. Gwennola s'attardait cependant un peu dans la tiédeur parfumée de la roseraie. Elle rêvait, la sage Gwennola – car elle n'était plus en ce moment que l'amoureuse Gwennola, évoquant le souvenir du bien-aimé.

5 Et voici qu'elle entendait, sur le sol sablé, son pas bien connu – son pas ferme et décidé d'homme énergique, un peu autoritaire. Il apparut, souriant, une flamme ardente dans les yeux qu'il attachait sur la jeune fille rougissante, arrêtée au milieu de l'allée.

– Une fée de roses, dans cette lumière du soir... Une belle princesse des contes de fées.

Il s'inclinait, prenait la main que ne songeait pas à lui tendre Gwennola saisie par une étrange timidité, par un trouble frémissant.

10 – ...Mademoiselle, je viens de voir vos parents et ils m'ont autorisé à venir vous rejoindre ici, pour vous dire moi-même mon désir... mon très ardent désir. Voulez-vous m'accorder le bonheur d'être pour toute la vie votre compagnon, votre époux très fidèle et très aimant ?

Les yeux que Gwennola avait un instant baissés se relevèrent, offrant à Franz leur pure lumière et le bonheur ingénu d'un cœur virginal dont il se savait déjà le maître.

15 – Si mes parents le veulent bien, Monsieur... moi je serai très heureuse. J'ai en vous la plus grande confiance...

– Cela ne vous déplaira pas trop de vous appeler seulement Madame Wolf, vous qui êtes une Pendennek ?

Elle secoua la tête, en souriant avec une tendre douceur.

20 – Oh ! non ! Vous possédez tant de qualités supérieures qui sont tellement au-dessus de tous les quartiers de noblesse<sup>9</sup> ! Et puis...

Au moment de laisser l'aveu franchir ses lèvres, elle s'interrompt, un peu plus rougissante, les cils d'or battant au bord des paupières frémissantes.

– Et puis, vous m'aimez un peu, Gwennola ? Vous aimez Franz Wolf, tout simplement ?

25 – Tout simplement, oui.

Elle souriait de nouveau, en levant sur lui ses yeux dont le bleu velouté s'éclairait d'un chaud rayon d'amour.

Franz se pencha et posa un long baiser sur la main qu'il tenait entre les siennes.

30 – Moi, je suis tout à vous, Gwennola, précieux trésor que Dieu a mis sur ma route. Je vous promets amour et fidélité... Mais il faut que je vous confesse – comme je viens de le faire à vos parents – une petite tromperie – oh ! pas bien terrible !

Elle le regarda avec étonnement, mais sans inquiétude, car il souriait avec une douce ironie.

– Une tromperie ?

35 – Oui, chère Gwennola. Je ne m'appelle pas Franz Wolf, mais Franz-Josef, archiduc d'Autriche, prince de Sohnberg par ma mère, dernière descendante de cette famille autrefois souveraine.

Delly, *Comme un conte de fées*, ©Flammarion (1935)

- 
1. conducteur : domestique qui accompagne Manon.
  2. équipage : ici, bagages personnels.
  3. éloquence scolastique : éloquence acquise pendant ses études.
  4. mousseline : tissu fin et léger.
  5. négresse : le terme n'a aucune connotation négative au XIXe siècle.
  6. créole : personne blanche née aux Antilles.
  7. bordage : planche ou tôle recouvrant les poutres qui constituent un navire.
  8. capot : protection garantissant de la pluie l'ouverture d'un escalier.
  9. quartiers de noblesse : degrés marquant l'ancienneté de la noblesse.